MARCUS MALTE
Aires
« UN ROMAN PUR MALTE »
Lire

« Il y a des livres comme ça qui changent votre regard sur le monde ou sur une partie de votre quotidien, et *Aires* en fait partie. » Alexandra Schwartzbrod dans un entretien avec Marcus Malte pour *Libération*.

« Vous ne mesurez pas à quel point c'est percutant. » Augustin Trapenard, *21 centimètres*.

« Marcus Malte est un auteur épatant qui prend un malin plaisir à nous surprendre. » Une chronique de Yves Viollier à retrouver sur le site de *RCF*.

« *Aires* est un roman drôlement désespéré sur l'inaccomplissement de notre passage sur Terre. » Christine Ferniot, *Télérama*

*Aires fait partie de la sélection des romans de la rentrée littéraire de janvier 2020 de Télérama.*

« Marcus Malte déploie un humour noir ravageur, une écriture brûlante où la vie libère ses arômes tragicomiques. » Léonard Desbrières, *Lire*.

« Entre fiction sociologique et thriller au cordeau, ce roman affole les compteurs. (…) Brillant et renversant. » Hubert Artus, *Le Parisien*.

« Je suis animé par le défi littéraire de toujours proposer quelque chose de différent. » Marcus Malte, entretien avec Cédric Petit, *Le Soir*.

« Le roman dénonce les travers et mensonges de notre société, et nous ouvre les yeux. L'écriture varie, percute, s'aventure entre polar et poésie. Et touche au cœur. » Yves Viollier, *La Vie*

« Marcus Malte, tel un moraliste, a l'art et la manière de mettre au jour les travers de nos congénères – et donc les nôtres – pris au piège d'une société insensée et d'une époque cynique. » Gabrielle Napolin, *En attendant Nadeau.*

« C'est un instantané de notre époque, de ses mirages, de ses angoisses, de vacuités, qu'offre Marcus Malte. » Geneviève Simon, *Arts libres (La Libre Belgique)*.

« Marcus Malte n'en finit pas de surprendre. Et de construire une œuvre aux multiples facettes. » Frédérique Robert, *Zibeline*.

Télérama
Pays : FR
Périodicité : Hebdomadaire
OJD : 546430

**Date : Du 04 au 10 janvier 2020**
Page de l'article : p.50
Journaliste : Christine Ferniot



## RENTRÉE LITTÉRAIRE 1/2

**AIRES**
ROMAN
**MARCUS MALTE**

TT

En 2016, Marcus Malte recevait le prix Femina pour *Le Garçon*, roman d'initiation qui traversait trente ans d'histoire, au début du XXe siècle. Le héros, un enfant sauvage, découvrait la société, l'amour, l'art et la guerre. Fresque lyrique et vertigineuse, c'était aussi une épopée solitaire et pessimiste, rappelant que son auteur venait du roman noir. Avec *Aires*, nous voici sur l'autoroute, en compagnie d'humains qui se croisent et ne devraient pas se rencontrer. Dans un préambule décoiffant, ces hommes du XXIe siècle sont scrutés comme les vestiges d'un passé *« assurément humain »* par des générations futures dubitatives : *« Ainsi vivaient les êtres de notre espèce en ces temps reculés,* dit la voix du narrateur. *La vie des gens avant le jour d'après. »*

Il y a donc Roland, professeur dans un collège de ZEP. Ou Frédéric, arrêtant son poids lourd sur l'aire de Chavagnes-en-Paillers. Et le vieux Pierre-Peter, dans son camping-car sans âge. Ajoutons un père *« débiteur compulsif »* et son fils mutique, un couple qui meuble les silences, un auto-stoppeur endimanché agrippant la pancarte où il a écrit *« Ailleurs »*, comme si une touche de fantaisie pouvait séduire les automobilistes. Catherine ralentit, mais elle ne s'arrêtera pas. Ils sont tous à la même heure, au même moment – y compris une tortue géante qui aura le dernier mot... Des individus sans aspérités apparentes, rêvant de lendemains meilleurs ou de CAC 40 juteux, de Disneyland ou de reine d'Angleterre. Marcus Malte les dissèque avec leurs rêves à deux balles et leur désir de vivre vite. Il y met une bonne dose d'humour, déployant des écritures différentes qui vont du jeu de mots au détournement poétique, du dialogue décapant au karaoké pour nostalgiques des sixties.

*Aires* est un roman drôlement désespéré sur l'inaccomplissement de notre passage sur terre. Ces êtres que le romancier ausculte – et qui nous ressemblent – finiront dans le mur. Malte a voulu leur offrir une vie de papier, lancer un cri de rage pour nous secouer, dénoncer nos dérives, nous pousser à en rire et surtout nous réveiller. Le roman sert à ça. – ***Christine Ferniot***

Éd. Zulma, 490 p., 24 €.

Tous droits réservés à l'éditeur

Pays : FR
Périodicité : Quotidien
OJD : 73331

**Date : Du 15 au 16 fevrier 2020**
Page de l'article : p.20-23
Journaliste : ALEXANDRA SCHWARTZBROD



LIVRES/

# «J'aime bien les personnages en mouvement»

## Marcus Malte dans l'ère de l'autoroute

Recueilli par **ALEXANDRA SCHWARTZBROD**

Quelques jours après avoir fini le dernier roman de Marcus Malte, j'ai été contrainte de prendre l'autoroute, en pleine tempête de surcroît, et je peux témoigner du traumatisme laissé par cette lecture. Impossible de ne pas jeter des coups d'œil angoissés dans le rétroviseur pour vérifier qu'une voiture ne risquait pas de débouler à toute allure sur ma gauche au moment où un coup de vent me rabattrait de son côté. Il y a des livres comme ça qui changent votre regard sur le monde ou sur une partie de votre quotidien, et *Aires* en fait partie. C'est une collection de tranches de vie, de destins fauchés par un même événement dont on suit chaque étape fondatrice tout au long du livre. Ces personnages pourraient être vous ou nous, et cela rend ce livre aussi fascinant qu'angoissant.

Sur cette autoroute, on croise Roland Carratero, 59 ans, prof de technologie dans un collège de ZEP. Il roule dans une Renault Kangoo Express vers Rolande, l'amour de sa vie, qu'il n'a pas su garder et qui vient de lui écrire que, atteinte d'un cancer, elle souhaite le voir une dernière fois. On croise aussi Maryse et Lucien Gruson, 67 et 69 ans, un vieux couple de communistes qui n'en finit pas de refaire le monde dans sa Dacia Logan en conspuant toutes ces élites qui s'en mettent plein les poches au détriment des facteurs, des cheminots, des profs, toujours les mêmes. Pas très loin d'eux roule Frédéric Gruson, leur fils, 38 ans, chauffeur routier, que sa mère appelait Pifou, en hommage à *Pif Gadget* qu'elle lui lisait autrefois. Il se demande s'il ne gâche pas une partie de sa vie dans ce camion qui l'éloigne trop souvent de sa fille, la petite-fille des Gruson. Sur cette autoroute, on rencontre aussi Sylvain Page qui monologue avec son fils Juju installé à l'arrière d'une BMW. Le premier aurait dû ramener le second à son ex-femme, il a préféré le garder avec lui, il souffre trop d'en être séparé.

Sur la RN 157 qui donne sur la fameuse autoroute, une femme roule dans une Lexus, Catherine Delizieu, 54 ans, PDG d'une multinationale. Elle croise un autostoppeur chaussé de Meindl Bar-

Tous droits réservés à l'éditeur

Pays : FR
Périodicité : Quotidien
OJD : 73331

Date : Du 15 au 16 fevrier 2020
Page de l'article : p.20-23
Journaliste : ALEXANDRA SCHWARTZBROD



celona GTX, il brandit un panneau sur lequel il a marqué «Ailleurs», elle hésite à le prendre, ce sera finalement Frédéric Gruson qui le fera. Mais il y a aussi Zoé Soriano, 22 ans, dans sa Peugeot 205 Junior; Claire et Jean-Yves Jourde, 43 et 46 ans, qui ne se parlent plus dans leur Nissan Murano. Et d'autres que nous oublions sans doute, ils sont si nombreux sur cette autoroute à trimballer leurs malheurs, leurs rêves, leurs frustrations, leurs petits bonheurs.

Marcus Malte dit qu'il a eu du mal à retrouver ses esprits après le Prix Femina décerné en 2016 à son roman *le Garçon*, qui suivait un personnage unique et silencieux. Alors il a voulu écrire un texte différent. Inventer une autre forme d'écriture. C'est parfois déroutant mais ça marche. Formidablement bien, même. Entretien avec un taiseux.

**Vous entamez votre livre avec un drôle de prologue, une voix indéterminée venue d'un autre temps...**

Je ne voulais pas démarrer directement avec les personnages, j'avais envie d'une entrée en matière qui soit la parole de quelqu'un. J'ai cherché pendant longtemps et je suis tombé sur cette voix-là. C'est l'un de nos descendants, la voix du futur. Peut-être est-ce un professeur, qui s'adresse à ses élèves. Il a reconstitué les événements qui vont suivre à partir de traces trouvées dans les méandres du Web: ce qu'étaient les hommes à notre époque, leur étrange façon de penser et d'agir. Cela permet de prendre du recul, dans l'espace et le temps, par rapport au reste du texte, et de mettre en place la situation générale.

**Vous présentez chaque personnage via la marque, l'année, la cote Argus, le kilométrage et le prix de sa voiture. Pourquoi?**

C'était important de présenter les gens par leur voiture car on est dans l'ère de la bagnole, cela influence des tas de choses, et d'abord notre mode de vie. En gros, c'est «dis-moi ce que tu conduis, je te dirai qui tu es.»

**Et vous, vous conduisez quoi?**

Une Dacia...

**Et alors, qui êtes-vous?**

Un type qui n'a pas beaucoup de moyens et qui n'a pas envie de consacrer une grosse partie de ces moyens à une bagnole. Quelqu'un qui considère que c'est juste un objet utilitaire, pour aller d'un point à un autre, et qu'il y a des dépenses plus importantes à faire.

**C'est un livre assez politique au fond, une dénonciation de la société de surconsommation...**

Cela met en lumière certains aspects de notre mode de vie, oui. Mais j'ai un peu de mal avec le terme de dénonciation. Cela donne l'impression que je me mets en dehors du lot. Or j'y participe, forcément. Sans doute que ce roman a une portée politique mais je voulais y mettre de l'humour aussi, je voulais que ce soit plus caustique que dénonciateur. Les histoires sont dures mais je voulais qu'il y ait une forme d'ironie dans le ton.

**Les personnages sont très différents, comme si vous aviez voulu représenter diverses strates de la société...**

J'ai essayé de prendre des gens représentatifs de plusieurs groupes, par l'âge, la catégorie socioprofessionnelle, leur manière de s'exprimer. J'avais envie de jouer avec ces destins croisés, ces gens qui se ratent de peu, ces événements qui auraient pu se produire et qui ne se produisent pas, pour un détail parfois; la vie quoi... A quelques minutes près, notre vie peut être bouleversée et changer du tout au tout, cela m'a toujours fasciné.

**Pourquoi avoir choisi l'autoroute comme unité de lieu?**

Je ne suis pas un grand voyageur mais chaque fois que je m'arrête sur une autoroute, je suis impressionné par ce microcosme. Je me demande qui sont ces gens, d'où ils viennent et où ils vont. Et c'est d'autant plus perturbant que, dans deux minutes, ils disparaîtront de ma vie... Plus globalement, j'aime bien les

Tous droits réservés à l'éditeur

Pays : FR
Périodicité : Quotidien
OJD : 73331

**Date : Du 15 au 16 fevrier 2020**
Page de l'article : p.20-23
Journaliste : ALEXANDRA SCHWARTZBROD



personnages en mouvement. *Le Garçon* parlait d'un garçon qui ne cessait de marcher.

**Les chapitres consacrés aux personnages principaux sont entrecoupés de différents textes: liste des courses, flashs de pub, classements divers... Pourquoi?**

Je voulais utiliser des formes d'écriture différentes, une façon de refléter notre époque qui est composée de tous ces moments: la radio en toile de fond pendant que l'on parle, la liste des courses à ramener chez nous après le boulot, les classements diffusés par les médias, etc. J'avais envie de ce foisonnement-là. ◆◆

***MARCUS MALTE*** AIRES
Zulma, 496 pp., 24 €.

Tous droits réservés à l'éditeur

LE SOIR
Pays : FR
Périodicité : Quotidien
OJD : 90091

**Date : Du 11 au 12 janvier 2020**
Page de l'article : p.25
Journaliste : CÉDRIC PETIT



# livres

**On aime** ★ bien ★★ beaucoup ★★★ passionnément ★★★★ à la folie ● pas du tout

ROMAN

**Aires**
★★★★
MARCUS MALTE
Zulma
488 p., 24 €
ebook 12,99 €

*Je veux écrire des livres qui méritent à mes yeux d'être publiés, pour garder la foi* ”

**Marcus Malte : « A chaque fois que je peux m'amuser, je le fais. »**
© FRANCESCO GATTONI

Tous droits réservés à l'éditeur

LE SOIR
Pays : FR
Périodicité : Quotidien
OJD : 90091

Date : Du 11 au 12 janvier 2020
Page de l'article : p.25
Journaliste : CÉDRIC PETIT



# Marcus Malte : « Ce monde est curieux »

L'écrivain français publie « Aires », un roman polyphonique jubilatoire sur les dérives de notre société. « Et la réalité est bien pire », suggère-t-il.

ENTRETIEN
**CÉDRIC PETIT**

On ne sait par quel bout le prendre ou l'évoquer. Celui du roman social, celui de l'humour, celui du roman puzzle… Résumer *Aires*, c'est essayer de contenir le mouvement de la vie et de toutes les vies que Marcus Malte y a injectées, au départ de l'habitacle de plusieurs voitures lancées sur une autoroute de France. Il y a la directrice d'une entreprise du CAC40, un routier à bord de son 40 tonnes, un quadra qui part rejoindre son ex-femme sur son lit de mort, ou encore un père qui emmène son fils à Disneyland ; autant de destins embarqués sur les routes de France, un même jour.

Après avoir plongé dans l'Histoire avec *Le garçon*, Marcus Malte traque ici l'instantané et joue des possibilités de la polyphonie pour multiplier les histoires – comme avec des poupées russes – et les digressions. Avec un humour présent à tous les coins de phrase, son roman – on touche au génie – livre une vision désabusée du monde. Caustique, jusqu'à questionner les limites du roman (qu'est-ce qui est vrai/faux ?). L'auteur, couronné par le prix Femina en 2016, en livre quelques clefs.

**En adoptant la forme d'un roman polyphonique, que recherchiez-vous ?**
D'abord à ne pas me répéter. Je suis animé par le défi littéraire de toujours proposer quelque chose de différent. Je voulais essayer de raconter plusieurs vies à travers un seul livre, la forme du roman gigogne m'intéressait pour ne l'avoir jamais essayée. Cela part d'une fascination pour la vie des gens et une frustration devant le fait qu'on en croise des centaines, sans savoir qui ils sont, ce qu'ils ont vécu. Cela me titille.

**Le propre d'un écrivain est-il d'aller voir « ailleurs », comme le suggère le panneau de l'auto-stoppeur du livre ?**
Je ne sais pas ce qu'est un écrivain. Quand on me demande pourquoi j'écris, je n'ai pas de réponse. Certains parviennent à toucher à l'universel en ne parlant quasiment que d'eux dans leurs livres. J'ai plutôt tendance à ne pas parler de moi, mais à vouloir découvrir d'autres vies, mêmes fictives, à aller creuser dans la vie d'autres gens.

**Si je vous dis que votre roman est cynique, vous allez me répondre que c'est la société qui l'est…**
J'ai essayé de pointer certains travers – et encore, cela dépend du point de vue – de notre société, en les figeant dans une sorte d'instantané de la situation à un moment précis : l'invasion publicitaire, par exemple, l'indécence des revenus des plus riches… Dans le cours de nos vies, on est tellement pris par le temps qu'on en perd la mesure. Se rend-on compte de ce qu'on fait ? La chance que nous offre l'écriture, c'est de regarder cela avec un peu de hauteur. Et on se rend compte de pas mal d'aberrations. Certains personnages du roman sont complètement adaptés à ce monde cynique.

**L'indécence est là aussi, dans le fait qu'on s'y soit habitué, par exemple que des chiens soient propriétaires de biens immobiliers à plusieurs millions de dollars, comme vous l'écrivez ? Et qu'on ne sache pas démêler le vrai du faux…**
Absolument, c'est une pure indécence. Et la plupart du temps, ça ne nous choque même pas. Les exemples du genre sont légion. On a de temps en temps une sorte de sursaut de conscience, puis on oublie, on repart dans le même sens. Après, dans ces relevés, tout est rigoureusement vrai. Il n'y a pas besoin de l'inventer, le plus dingue est que ça existe. C'est un monde assez curieux que le nôtre… Mais je n'aime pas trop l'idée de « dénoncer », parce que ça voudrait dire que je me sens à part, alors que je fais comme tout le monde, je ne me bats pas tous les jours pour faire cesser ce qui me semble aberrant. J'en ris jaune parfois…

**Au niveau de l'humour, vous ne vous êtes mis aucune limite…**
J'assume jusqu'au jeu de mots le plus foireux, parce que ça m'amuse. Et en même temps, ce n'est pas gratuit, j'ai voulu l'intégrer à la personnalité des personnages. Quand ça allait dans ce sens-là, je ne me suis pas gêné, par envie de prendre du plaisir. Ecrire, ce n'est pas une sinécure. C'est des heures de travail pendant plusieurs années. Alors, à chaque fois que je peux m'amuser, je le fais. Je suis de plus en plus exigeant avec ce que j'écris, parce que ça ne m'intéresse pas d'ajouter un roman à la quantité de livres qui sortent. Je veux écrire des livres qui méritent à mes yeux d'être publiés, pour garder la foi. Et plus j'avance dans l'écriture, plus c'est difficile. Simenon ou Modiano ont fait le même livre toute leur vie. Moi, je n'y arrive pas.

**L'issue du roman ne pouvait-elle être que tragique ?**
Non, et il ne faut pas y voir que du tragique, la vision n'est pas manichéenne. Je laisse l'interrogation ouverte : est-ce le destin ou le hasard qui décide ? Si on croit au destin, ça ne pouvait pas finir autrement. Mais je ne connais jamais la fin de mes romans quand je les écris, elle s'impose, il y a une logique. Ce n'est pas forcément celle que je préfère, mais je la suis jusqu'au bout.

**Vous inventez aussi en quelque sorte le product placement en littérature. Une manière implicite de dire que ça nous pend au nez ?**
Ne le dites pas trop fort, parce que je ne serais pas étonné que ça arrive… Mais ce n'était pas l'intention : j'ai intégré les slogans publicitaires, comme les flashs info, de la même manière qu'ils surviennent dans nos vies, en permanence, de façon intrusive. On est constamment sollicité et distrait par les messages qu'on reçoit. Et je ne parle même pas des réseaux sociaux et d'internet…

Tous droits réservés à l'éditeur

LiRE:
Pays : France
Périodicité : Mensuel
OJD : 52113

**Date : Fevrier 2020**
Page de l'article : p.63
Journaliste : Léonard Desbrières



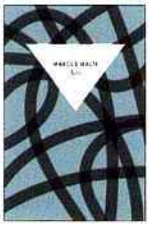
# Délivrez-nous du Malte

**Après trois ans d'absence, le romancier et nouvelliste Marcus Malte signe un retour remarqué avec une comédie sociale grinçante sur la vacuité de notre monde moderne.**

★★★☆☆

***AIRES*** PAR **MARCUS MALTE,**
496 P., ZULMA, 24 €

Paradoxalement, il est souvent difficile pour un auteur de se relever d'un prix littéraire. Faut-il persévérer dans la même veine, dans l'espoir de faire encore mieux, ou alors surprendre en prenant son lecteur à contre-pied ? Pour Marcus Malte, la question ne s'est jamais posée. Depuis son entrée en littérature, le romancier s'est taillé une solide réputation d'auteur inclassable, imprévisible, prenant goût à dynamiter les codes et à dérouter le lecteur. Son prix Femina, il le doit d'ailleurs à ce don d'ubiquité littéraire. *Le Garçon* (2016) était un roman à nul autre pareil, à la fois récit d'initiation, roman des premières amours et fresque historique engagée. Pas étonnant, alors, de voir Marcus Malte changer radicalement de registre dans son nouveau roman. Avec *Aires*, il s'empare d'un lieu symbolique de nos sociétés modernes pour bâtir un conte cruel. Les autoroutes, ces bandes de bitume interminables, répétitives, hors du temps, qui offrent aux voyageurs un moment de réflexion salutaire ou dévastateur.

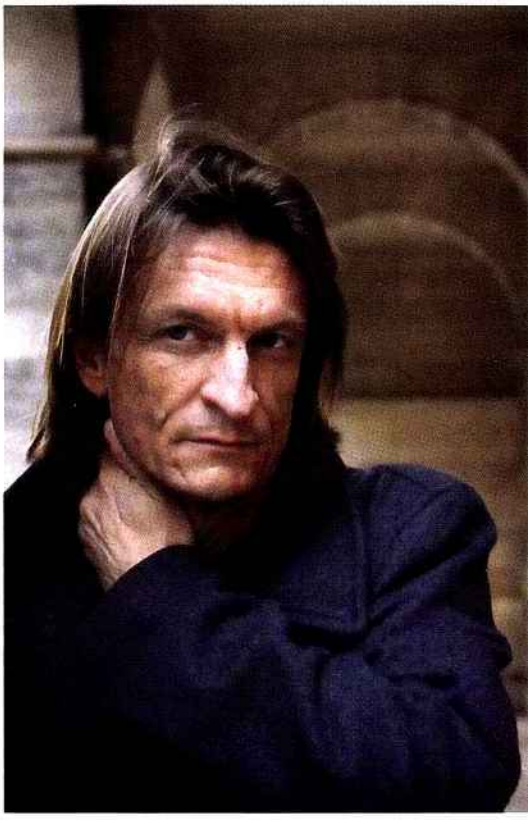


## Humour noir et ravageur

Au détour des aires de repos, sortes de parenthèses désenchantées où s'observent les usagers de l'asphalte, on croise des dizaines de personnages : un écrivain raté, éternel voyageur en quête d'un ailleurs plus accueillant, une « working girl » aux dents longues qui a dû jouer des coudes pour s'imposer dans un monde d'hommes, ou encore un père de famille croulant sous les dettes, qui souhaite partager un moment *« loin des emmerdes »* avec son fils. Tous sont les victimes consentantes des inepties de nos sociétés modernes. Alors, il fallait bien qu'un jour leur route se croise.

Dans ce roman polyphonique aux allures de satire sociale, l'auteur fait étalage d'un talent nouveau. En brossant le portrait désabusé d'un monde qui marche sur la tête, il déploie un humour noir ravageur, une écriture brûlante où la vie libère ses arômes tragicomiques. Un roman pur Malte.

**Léonard Desbrières**



Tous droits réservés à l'éditeur

Le Parisien (WEEK-END)
Pays : France
Périodicité : Hebdomadaire
OJD : 311078

**Date : 17 janvier 2020**
Page de l'article : p.46
Journaliste : Hubert Artus et Adeline Fleury.





# Coups de force majeurs

**Une mère privée de son fils, un magnat de la finance perdu en Amazonie, une femme divorcée qui prend son patron en otage... Cinq romans dont on ne sort pas indemne.**

Par Hubert Artus et Adeline Fleury.

**INTIME**

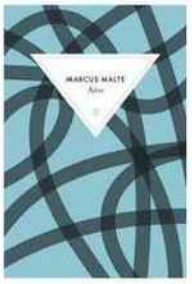
« Je ne vois pas pourquoi l'amour entre une mère et un fils ne serait pas exactement comme les autres amours (…) Pourquoi on ne pourrait pas rompre ? » On se demande quelle femme peut formuler pareille pensée. Très vite, on comprend qu'il s'agit d'une mère qui vit une terrible injustice. Parce qu'elle a renoncé à son quotidien pour se consacrer à l'écriture et à ses amantes, son ex-mari la prive de son petit garçon. Constance Debré, à qui l'on doit l'excellent *Play Boy* (Stock, 2018), nous entraîne avec une sincérité désarmante dans ses variations amoureuses et ses contradictions de mère.

***« Love Me Tender », de Constance Debré, Flammarion, 192 p., 18 €.***

**ÉCOLOGIQUE**

Une tribu d'Indiens d'Amazonie rend un de ses défunts à la terre, tandis que l'avion privé d'un magnat français de la finance s'écrase à leurs pieds.
Une des fortes têtes du clan ramène la « masse noircie » du pilote, entre la vie et la mort. Pour survivre, le Français va choisir de s'intégrer. Aux antipodes du simple roman ethnologique, l'ancien grand reporter Pascal Manoukian renverse les codes et offre une « robinsonnade » inversée, mixant les thématiques écologique et post-industrielle, avec un fumet d'aventure et d'humour.

***« Le Cercle des hommes », de Pascal Manoukian, Seuil, 336 p., 19,50 €.***




**SATIRIQUE**

Une chaude journée d'été. Plusieurs véhicules passent un péage. A leur bord : un couple de sexagénaires, un père et son fils, une patronne du CAC 40, un lanceur d'alertes devenu routier. Les chapitres alternent leurs discussions, racontant le trajet de chacun. Entre fiction sociologique et thriller au cordeau, ce roman affole les compteurs.
Marcus Malte (prix Femina 2016) raconte la civilisation de la route et de la grande consommation. Brillant et renversant.

***« Aires », de Marcus Malte, Zulma, 496 p., 24 €.***

**SOCIAL**

Sylvie Meyer a 53 ans. Cette mère de famille, divorcée depuis peu, fait comme elle peut au quotidien. A la Cagex, une entreprise de caoutchouc, elle est l'employée modèle, à tel point que son patron lui confie une mission inconfortable : collecter des infos sur ses collègues.
Un jour, la violence prend le pouvoir sur elle. Elle séquestre son chef toute une nuit.
Sa façon de se sentir vivante, enfin.
Nina Bouraoui signe le portrait singulier et redoutable d'une femme qui porte en elle une révolte, celle des invisibles, otages d'une vie étouffante.

***« Otages », de Nina Bouraoui, JC Lattès, 170 p., 18 €.***

**DRAMATIQUE**

Ruben, chauffeur de taxi, arpente les rues nocturnes de Yaoundé, au Cameroun. Constance, sa « presque sœur » vit aussi la nuit, puisqu'elle est réceptionniste dans un hôtel parisien.
A des milliers de kilomètres l'un de l'autre, tous deux sont habités par le souvenir de Catherine, la mère de Constance et voisine de Ruben, évaporée le 24 mai 1991. Ecrire un roman choral est un exercice périlleux, mais quel délice lorsque c'est réussi. Délicate et envoûtante, la plume d'Anne-Sophie Stefanini est parfaite pour mettre en musique ce roman qui sonde le passé et l'âme du Cameroun.

***« Cette inconnue », d'Anne-Sophie Stefanini, Gallimard, 216 p., 18 €.***

photos © SP

Tous droits réservés à l'éditeur

Pays : FR
Périodicité : Hebdomadaire
OJD : 88037

**Date : Du 02 au 08 janvier 2020**
Page de l'article : p.57
Journaliste : Y.V.

FRANCESCO GATTONI

MARCUS MALTE

# Aires

**ROMAN**

Voici un auteur épatant, qui prend un malin plaisir à surprendre. Après les ombres extraordinaires du *Garçon* (prix Femina 2016), le voici dans la banalité de nos vies les plus ordinaires. Avec *Aires*, on se retrouve dans les no man's land des stations d'autoroute. Des anonymes entrent, sortent et continuent leur chemin, des gagnants, des perdants, des profiteurs, des victimes. Marcus Malte repère les voitures, les poids lourds, leur marque, leur kilométrage, et c'est avec eux un morceau de vie qui passe. La radio fonctionne, les infos dégoulinent. Le récit est formidablement éclaté. L'écrivain nous régale de toutes ces vies et de leurs dérives douces-amères. Tout y passe, la politique, la consommation, les tics d'aujourd'hui. L'ironie n'est pas loin. On dirait une caméra de surveillance qui s'insinue partout. C'est formidablement juste et désespérant. Il va y avoir, comme il l'écrit, « *des trajectoires parallèles qui finissent par se croiser* ». On en suit quelques-unes : celle de Roland Carratero, parti retrouver la femme qu'il a aimée autrefois, ou celle de Zoé, la jeune vendeuse de la station d'autoroute, qui a découvert Jésus avec son ami Momo et qui va prendre par la main le petit Yoshi oublié sur le parking... Le roman dénonce les travers et mensonges de notre société, et nous ouvre les yeux. L'écriture varie, percute, s'aventure entre polar et poésie. Et touche au cœur. Y.V.

Zulma, 24 €.

Tous droits réservés à l'éditeur

# A toute berzingue

*Aires* marque le retour de **Marcus Malte**, maître en roman noir, qui ici nous emporte sur les autoroutes dans un monde à portée de futur. **Par Elise Lépine**

Après le polar et le roman d'aventure, Marcus Malte se met à la science-fiction, le temps d'un *incipit*. L'introduction de son nouveau roman est un discours, tenu par une entité du futur – homme, femme, intelligence artificielle ? – qui présente à ses pairs le résultat de ses recherches sur leurs « aïeux », ceux d'avant que l'humanité ne finisse sous « glasserre ». Huit pages intelligentes suffisent au lecteur pour deviner quel genre de drame a coupé les humains de leur environnement et quelle vie pixellisée, artificielle, mène les hommes de demain. Des limbes, l'archéologue du futur a tiré le souvenir d'une poignée d'hommes et de femmes, enfermés dans leurs véhicules, roulant sur l'autoroute, par un beau jour d'août, au début du XXIe siècle. « Plusieurs histoires (…) Mais qui n'en font qu'une. Parce que c'est le principe même de la vie, sa trame : des destins qui s'enchevêtrent. Et c'est quelque chose que je trouve fascinant. Toutes ces trajectoires parallèles, qui finissent par se croiser », déclare un personnage que l'on suppose alter-ego de l'auteur. On connaît le don de conteur fabuleux que possède Marcus Malte. Le voici dans toute sa splendeur. Les vies se dessinent par le biais de dialogues théâtraux, didascalies incluses, de poèmes, de conversations, de disputes, de monologues intérieurs, de descriptions minutieuses, de digressions captivantes, tout cela rythmé par de stupides slogans publicitaires ou d'atroces bribes de nouvelles du monde, sortis des postes de radio. De kilomètre en kilomètre, de page en page, Roland, Maryse, Catherine, Pierre-Peter, Claire, Zoé et les autres nous disent qui ils sont et quel monde ils habitent. Les aires d'autoroute où ils se reposent, ensembles absurdes de magasins trop éclairés, de toilettes mal isolées et de mauvais restaurants, peuplés de vendeuses sous-payées, d'enfants solitaires, perdus ou enchantés, de couples qui s'aiment, se retrouvent, se séparent, de routiers fatigués, de SDF, de dames avec chauffeur, de chats écrasés, de vices cachés, sont à la fois l'homophone et le reflet de notre « ère », celle « du début de la fin ». On devine doucement que tous ces êtres courent vers l'anéantissement. Peu survivront à la collision qui s'annonce. A l'heure où les dystopies se multiplient en librairie, ce texte-là tient du génie, traduisant précisément le sentiment de catastrophe annoncée qui submerge notre époque, sans tsunami ni crash boursier, sans guerre civile ni grand incendie. Bête comme une voiture lancée à deux cent kilomètres heures, notre monde propulse droit dans le mur des milliards de vies minuscules, banales et merveilleuses. Cette tragédie, « ce n'est pas du Mozart, ce n'est pas du Wagner, c'est typiquement du Joe Dassin », écrit Malte, à la fois si drôle et si sombre. Ainsi va la vie, ritournelle éphémère, gorgée de nostalgie avant même de s'éteindre.

**AIRES**
Marcus Malte, Zulma, 487 p., 24 €

En attendant Nadeau
Journal de la littérature, des idées et des arts

# Mécanique de l'autodestruction

par Gabrielle Napoli • 14 janvier 2020

***Il faudrait éviter de lire le nouveau roman de Marcus Malte pendant des vacances, lors d'un voyage en voiture. On s'épargnera ainsi quelques bouffées d'angoisse. Au moins dans un premier temps, car Marcus Malte explore dans* Aires *la manière dont une société, la nôtre, essentiellement construite sur des rapports d'argent, de possession et de domination, court inévitablement à sa perte, et nous avec.***

**Marcus Malte, *Aires*. Zulma, 496 p., 24 €**

Quel drôle de monde que celui dans lequel on vit. Commencer l'année, et la décennie, par la lecture du roman de Marcus Malte est une manière astucieuse de s'en souvenir sans trop souffrir. Car l'auteur, s'il veut nous faire réagir, s'il nous alerte – mais nous sommes déjà sans cesse alertés – sur les défaillances et les perversions d'un système capitaliste à bout de souffle, le fait a priori par le détour de l'humour. Pourtant, on ne s'esclaffe pas à chaque page. Bien souvent, le rire est même un peu crispé, et il l'est de plus en plus au fil de la lecture parce que, n'en doutons pas, Marcus Malte, tel un moraliste, a l'art et la manière de mettre au jour les travers de nos congénères – et donc les nôtres – pris au piège d'une société insensée et d'une époque cynique.

© *Jean-Luc Bertini*

L'humanité sur laquelle se pose ce regard omniscient est évidemment partielle tout en visant à la généralisation : une poignée de clampins sur des autoroutes françaises, comme un professeur de technologie dans un collège de ZEP qui rejoint son ex-femme sur le point de mourir, après des années de séparation, un père consommateur compulsif surendetté qui vient de kidnapper son fils pour l'emmener à Eurodisney, un vieux couple de gauchistes (surtout elle), un jeune couple sans grande conviction, un autostoppeur poète qui, après un licenciement, décide d'aller voir « ailleurs », destination inscrite sur un carton, une mère de famille au bout du rouleau qui décide enfin de quitter son époux, un vieil Anglais bizarre qui vit dans un camping-car, et l'on pourrait continuer d'énumérer ces nombreux personnages, dont il faut noter la variété des âges et des situations sociales. Ainsi, l'intention est réussie de créer une vision qui soit à la fois une vision d'ensemble et un kaléidoscope. Ces hommes et ces femmes, cueillis dans leur voiture ou dans les environs, sont tous un peu déglingués, chacun à sa façon, et ils sont surtout tous profondément marqués par la place qu'ils occupent dans la société, ce qui ne les arrange pas.

Les chapitres se succèdent, le lecteur entrera dans l'une ou l'autre des automobiles occupées par les personnages. Il pourra alors écouter les conversations, ou pénétrer dans la conscience de chacun, à la manière d'un passager clandestin, parfois légèrement somnolent sur la banquette arrière, mais toujours là. Car, dès le départ, la polyphonie fonctionne, et le lecteur se prend au jeu. Si les modèles de voitures ont tous leur importance, c'est parce qu'ils signalent à eux seuls la situation sociale de leurs occupants : marque et modèle, année, kilométrage et cote à l'argus sont précisés pour chacun des véhicules. L'illusion de la liberté que peut procurer la voiture, l'ivresse de la route qui s'ouvre devant nous, c'est de l'histoire ancienne.

On voit dans *Aires* des personnages qui se débattent tant bien que mal dans un monde totalement parasité par la consommation, enfermés dans des univers qui peinent à se croiser. Le monde extérieur ne pénètre dans les habitacles que par le biais des bulletins d'information et des slogans publicitaires. Les pensées ou les dialogues des personnages sont eux-mêmes émaillés de ces publicités, en général pour des produits destinés à faciliter la consommation, crédits, etc. L'argent et la consommation rendent fou, l'injustice sociale est omniprésente, et c'est le cynisme d'un monde qui se fait jour dans *Aires*, le monde de l'entreprise, la violence au travail et l'impuissance syndicale, le surendettement et la vieillesse dans la pauvreté, autant de signes d'une époque qui est en train de défaillir. Les modèles de révolte semblent désormais totalement désuets et inutiles, un peu comme les gadgets de *Pif* décrits avec nostalgie par l'un des personnages.

Marcus Malte s'amuse, et nous avec, de ces personnages qu'il semble observer avec ironie et parfois avec tendresse. On pensera à Mika Biermann dans *Mikki et le village miniature* (P.O.L), récit loufoque dans lequel Mikki, adulte aux airs d'adolescent un peu niais, se rend compte que des créatures minuscules vivent dans une maquette de village au fond de sa cave. Quel grand enfant ou quel démiurge s'amuse dans *Aires* à faire se croiser des personnages qui n'auraient sans doute jamais dû se rencontrer ? Si Marcus Malte joue aux petites voitures, c'est sans aucun doute pour dire quelque chose d'une société qui n'a plus d'autre choix que de se penser autrement, sauf à s'autodétruire. Et c'est glaçant.

ARTS LIBRE
Pays : FR
Périodicité : Hebdomadaire

**Date : Du 05 au 11 fevrier 2020**
Page de l'article : p.33
Journaliste : Geneviève Simon



Lire

# Ultra moderne solitude

Marcus Malte en observateur de vies qui se croisent et racontent notre époque.

★★ **Aires** *Roman* De Marcus Malte, Zulma, 488 pp. Prix env. 24 €

On imagine sans mal la scène: Marcus Malte s'est arrêté sur une aire d'autoroute et il observe, fasciné, ceux qui se croisent sans se connaître. En ignorant qu'ils peuvent partager quelque chose. En se moquant du destin qui manigance en coulisses. Et l'écrivain, prix Femina en 2016 pour *Le garçon*, comprend qu'il tient là l'idée de son prochain roman. À lui de tirer les fils narratifs de ces différentes vies.

*Aires* est sans doute ainsi né. On est d'abord sur la route, dans l'étroit habitacle qui dit beaucoup de l'appartenance sociale, où la radio tient son rôle, divertir ou informer, en fonction du moment ou de l'envie. Des chansons de Johnny ou de Jean Ferrat aux bruits du monde – quand s'égrènent les mauvaises nouvelles, réchauffement climatique, violence du monde du travail, sort des clandestins, dangers des pesticides.

Roland est parti rejoindre Rolande, qui l'a quitté dix ans plus tôt. Malade, elle souhaite le revoir (une dernière fois). Ayant tout perdu, Pierre vit dans un camping-car et s'offre parfois une virée en stop, une échappée *"ailleurs"*. Ancien lanceur d'alerte, Frédéric est désormais chauffeur de poids lourds, ce qui l'éloigne trop souvent des siens. Acheteur compulsif, fraîchement divorcé, Sylvain prolonge sans autorisation le week-end qu'il passe avec Jules, son fils de six ans. Épuisée par la narcolepsie, Catherine gère mieux l'entreprise familiale que sa vie personnelle. Maryse et Lucien, les parents de Frédéric, sont impatients de retrouver leur petite-fille. Zoé est ravie d'avoir décroché un poste au restoroute mais rêve de mieux. C'est décidé, Claire va quitter Jean-Yves, elle s'apprête à le lui annoncer.

## Vies bancales

*"Tout est possible. Le champ des possibles est infini. C'est ça qui est proprement fascinant: voir comment les pièces s'emboîtent ou, au contraire, se heurtent, se repoussent. Et tenter de savoir qui ou quoi préside, ou pas, à cet assemblage."* Ainsi parle Pierre, et Marcus Malte avec lui, ces mots pouvant se référer à son travail d'écrivain. Au fil des pages, ce sont des vies bancales qui s'épanouissent. Ambitions contrariées, espoirs déçus, amours enfuis, souvenirs amers: c'est un instantané de notre époque, de ses mirages, de ses angoisses, de vacuités, qu'offre Marcus Malte (La Seyne-sur-Mer, 1967) avec *Aires*. *"Seuls, bien sûr, même entourés, même regroupés, inclus dans un ensemble – couple, famille, clan, tribu, nation, pays – chacun au fond absolument et inexorablement seul, du début à la fin, malgré toutes ces tentatives de rapprochement, de fusion désespérées souvent, vaines toujours, on peut réussir à partager mais chacun n'aura quand même que sa propre part [...]"* Le tableau est sombre mais révélateur. On regrette simplement que ces trajectoires ne soient pas plus incarnées, que ces portraits manquent d'émotions, que l'empathie échoue à embrasser ceux qui demeurent des figures.

**Geneviève Simon**

Tous droits réservés à l'éditeur

ZIBELINE
Pays : FR
Périodicité : Hebdomadaire

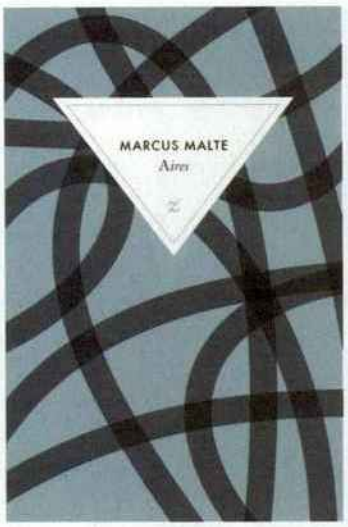
**Date : Du 17 janvier au 14 fevrier 2020**
Page de l'article : p.103
Journaliste : FRED ROBERT



# Simples mortels

Livre du mois

**Marcus Malte** n'en finit pas de surprendre. Et de construire une œuvre aux multiples facettes. Après les romans noirs de ses débuts, après la splendide fresque *Le Garçon* (prix Femina 2016), voici *Aires* ou *La vie des gens avant le Jour d'après*. Cette chronique du temps des automobiles et des aires d'autoroutes (chronique de notre temps donc) se présente comme le récit livré à d'« *hypothétiques graduates* » par un narrateur (professeur ? chercheur ?) du futur. Un qui s'est penché sur une ère depuis longtemps révolue, et sur ceux qui vivaient en ces temps-là, ceux qui « *par leur insouciance meurtrière [...] nous ont contraints à demeurer sans fin sous une cloche étanche. [...] réduits à contempler au-dessus de nos crânes les nues saturées de pollen humanicide.* » Après un prologue étrange, truffé de néologismes (Malte s'essaierait-il à l'uchronie ?), retour à des repères familiers : les




années 2000, l'été caniculaire, l'autoroute et des gens dans des véhicules. En tête de chaque chapitre, les caractéristiques techniques de chacun desdits véhicules. Et dans chacun de ces véhicules, un ou deux personnages, et leur vie qui se déroule comme le ruban de bitume sur lequel ils roulent. Des parcours divers, des existences qui se croisent, parfois se rencontrent. On trouve tout sur cette autoroute, en ce lundi 6 août : un débiteur compulsif et un autostoppeur qui traîne sa valise à roulettes et sa pancarte marquée « ailleurs » ; une femme d'affaires cynique et une serveuse pleine de foi ; un couple qui se délite et un autre qui se tient la main ; il y a même un serial killer... L'autoroute comme microcosme ; comme métaphore de nos existences qui foncent dans le mur, du caractère éphémère de notre passage sur terre. Les habitacles comme autant de bulles de solitude. Sur cette époque que le narrateur initial « *considère comme le début de la fin* », Malte livre un constat sans complaisance, que son humour un brin cynique, souvent potache, allège heureusement. Car on sourit beaucoup en lisant *Aires*. On rit aussi. Jaune !

◆ *FRED ROBERT* ◆

*Aires* ◆ **Marcus Malte**
éditions Zulma, 24 €

Tous droits réservés à l'éditeur